



HAL
open science

Illusions et désillusions d'Alvise Mocenigo, envoyé de Venise à Madrid (1716-1717)

Géraud Poumarède

► **To cite this version:**

Géraud Poumarède. Illusions et désillusions d'Alvise Mocenigo, envoyé de Venise à Madrid (1716-1717). Joaquim Albareda Salvadó; Núria Sallés Vilaseca. La reconstrucción de la política internacional española: el reinado de Felipe V, Casa de Velázquez, pp.153-167, 2021, Collection de la Casa de Velázquez, 978-84-9096-347-0. 10.4000/books.cvz.27560 . hal-03411168

HAL Id: hal-03411168

<https://hal.science/hal-03411168v1>

Submitted on 13 Jan 2025

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0
International License

Illusions et désillusions d'Alvise Mocenigo, envoyé de Venise à Madrid, 1716-1717

Publié dans *La reconstrucción de la política internacional española*, dir. par Joaquim Albareda Salvadó et Núria Sallés Vilaseca, Madrid, Casa de Velázquez, 2021, p. 153-167.

À la fin de l'année 1714, la rupture vénéto-ottomane rouvre le front des guerres turques sur le versant oriental du continent européen, tout en suscitant d'intenses turbulences à l'intérieur de celui-ci¹. Après une année de combats désastreux, au cours de laquelle Venise perd l'essentiel du royaume de Morée qu'elle avait conquis brillamment à la fin du XVII^e siècle, la République obtient enfin, au début de 1716, le soutien de l'empereur qu'elle sollicitait depuis l'ouverture des hostilités². Cette entrée en guerre de Charles VI contre les Turcs est déterminante pour comprendre la série d'événements qui conduisent la cour d'Espagne à armer en 1716 une petite escadre qu'elle envoie dans le Levant en soutien des Vénitiens et à lancer à l'été 1717 une attaque contre la Sardaigne. En 1716, il était essentiel de ne pas laisser Charles VI obtenir seul la gloire de s'être porté au secours de Venise, de l'Italie et de la chrétienté menacées ; en 1717, il s'agit de tirer profit des circonstances favorables qu'offre l'engagement des troupes impériales en Europe centrale pour frapper en Italie et en Méditerranée, seul véritable théâtre où Madrid et Vienne, qui n'ont toujours pas conclu de paix, peuvent encore se mesurer. Si la guerre turque sert de couverture et de prétexte aux armements navals qui sont réalisés en Espagne au printemps 1717, ces préparatifs sont finalement détournés contre l'empereur³. Un envoyé vénitien, venu solliciter le secours de Philippe V contre les Ottomans, est le témoin de ce revirement, qui s'accompagne d'un vigoureux effort de réarmement maritime⁴ et qui marque le retour de l'Espagne sur la scène européenne⁵. Sa mission achoppe sur la difficulté de renouer avec la cour de Madrid une relation qui s'est interrompue durant la guerre de Succession d'Espagne ; elle se heurte aussi à la détermination du roi catholique à reprendre pied en Italie au mépris des équilibres instaurés à Utrecht.

Un émissaire sans caractère

La guerre de Succession d'Espagne a contribué à brouiller durablement les relations entre Madrid et Venise. Certes, la République envoie dès 1702 deux ambassadeurs extraordinaires pour reconnaître Philippe V qui se trouve alors à Milan. Elle opte ensuite, dans le conflit qui s'engage, pour une politique de neutralité⁶ qu'elle maintient officiellement jusqu'à

¹ Sur l'ultime conflit entre Venise et la Porte, voir Amy A. Bernardy, *L'ultima guerra turco-veneziana (MDCCXIV-MDCCXVIII)*, Florence, Giuseppe Civelli, 1902 ; Kenneth M. Setton, *Venice, Austria and the Turks in the Seventeenth Century*, Philadelphie, American Philosophical Society, 1991, p. 426-461.

² Géraud Poumarède, *Pour en finir avec la croisade. Mythes et réalités de la lutte contre les Turcs aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, Presses Universitaires de France, 2004, p. 302-303.

³ Géraud Poumarède, « Le secret bien gardé d'une expédition : l'attaque de la Sardaigne (1717) entre imbroglio diplomatique et promesse de croisade », dans Guillaume Hanotin et Dominique Picco (éd.), *Le Lion et les Lys. Espagne et France au temps de Philippe V*, Pessac, Presses Universitaires de Bordeaux, 2018, p. 207-229.

⁴ Olivier Chaline et Agustín Guimerá Ravina (dir.), *La Real Armada. La Marine des Bourbons d'Espagne au XVIII^e siècle*, Paris, Presse de la Sorbonne, 2018.

⁵ Christopher Storrs, *The Spanish Resurgence, 1713-1748*, New Haven, Yale University Press, 2016.

⁶ Giulio C. Zimolo, « La neutralità di Venezia sul principio della guerra per la Successione di Spaga », dans *Scritti storici in onore di Camillo Manfroni nel XL anno di insegnamento*, Padoue, A. Draghi, 1925, p. 235-253 ; *Idem*, « Tre campagne di guerra (1701-1703) e la Repubblica di Venezia », *Archivio veneto*, s. 5, 5 (1928), p. 185-276.

la paix d'Utrecht⁷. Toutefois, alors que les Bourbons perdent peu à peu l'Italie, Venise se rapproche des Habsbourg et de l'archiduc Charles, qui est proclamé roi d'Espagne à Vienne en 1703⁸. Les relations avec Philippe V se distendent et se dégradent : l'ambassadeur vénitien Girolamo Duodo n'est pas remplacé après sa mort survenue en 1706 et un simple secrétaire, Antonio Perazzo, continue à gérer les affaires de la République à Madrid. La rupture survient après l'élection impériale de 1711 : en novembre, deux ambassadeurs extraordinaires Alvise Pisani et Andrea da Lezze vont au-devant de Charles VI à Milan, afin de le féliciter pour son avènement à l'empire et de le reconnaître pour roi d'Espagne. L'empereur est ensuite reçu en grande pompe dans les territoires de la République qu'il traverse pour se rendre à Vienne. En rétorsion, Philippe V expulse d'Espagne le secrétaire Perazzo et ne remplace pas, sur les bords de la lagune, son ambassadeur, le prince de Santo Buono, rappelé dès le mois de juin 1711⁹. Un « fil de correspondance lointaine¹⁰ » succède désormais aux relations officielles : un commerce de lettres très formel se poursuit entre Philippe V et les autorités de la République, tandis qu'un agent de l'Espagne, Luis de Tebes, est envoyé pour résider à Venise dès 1712, mais sans titre ni caractère¹¹.

L'armement d'une flottille espagnole contre les Turcs au printemps 1716 ouvre cependant la voie à un possible rapprochement entre Madrid et Venise¹². Dès la fin du mois d'avril, le bruit court que la République serait sur le point d'envoyer un émissaire en Espagne pour solliciter officiellement du roi catholique un secours contre la Porte¹³. Le choix des Vénitiens se serait porté sur Carlo Ruzzini, l'un de leurs diplomates les plus chevronnés¹⁴ : il a été le négociateur de la Sérénissime à la paix de Karlowitz en 1699, puis au congrès de paix d'Utrecht en 1712-1713, mais surtout il connaît le souverain espagnol pour avoir fait partie de l'ambassade extraordinaire expédiée aux devants de Philippe V à Milan en 1702¹⁵. L'affaire semble malgré tout difficile et la réconciliation encore lointaine. Le ressentiment demeure vif à la cour de Philippe V contre la reconnaissance par les Vénitiens de l'empereur Charles VI comme roi d'Espagne et la République paraît plus que jamais liée aux intérêts de la Maison

⁷ Sandro Perini, « Venezia e la pace di Utrecht », *Atti del Istituto veneto di Scienze, Lettere e Arti*, 154 (1995-1996), p. 51-91.

⁸ Sur ces fluctuations, voir Giovanni Stiffoni, « Per una storia dei rapporti diplomatici tra Venezia e la Spagna nel Settecento », *Rassegna iberistica*, 27 (1986), p. 3-30 ; Daniela Frigo, « Guerra, alleanze e 'neutralità'. Venezia e gli stati padani nella guerra di Successione spagnola », *Cheiron*, 39-40 (2002), p. 129-158. Plus généralement, voir Christopher Storrs, « Negotiating the Transition from Spanish to Austrian Habsburg Italy : Non-Spanish Italy and the War of the Spanish Succession (c. 1700/1713/14) », dans Matthias Pohl et Michael Schaich (éd.), *The War of the Spanish Succession. New Perspectives*, Oxford, Oxford University Press, 2018, p. 131-157.

⁹ Pietro Garzoni, *Istoria della Repubblica di Venezia*, t. II, Venise, Giovanni Manfrè, 1716, p. 758-763.

¹⁰ *Ibid.*, p. 763.

¹¹ Didier Ozanam, *Les diplomates espagnols du XVIII^e siècle*, Madrid, Casa de Velázquez, 1998, p. 443 ; Núria Sallés Vilaseca, *Giulio Alberoni y la dirección de la política exterior española después de los tratados de Utrecht (1715-1719)*, thèse de doctorat sous la direction de Joaquim Albareda Salvadó, Barcelone, Universitat Pompeu Fabra, 2016, p. 291.

¹² Sur cette entreprise et son contexte, voir les éléments nouveaux apportés par Núria Sallés Vilaseca, *Giulio Alberoni...*, *op. cit.*, p. 337

¹³ Archivio di Stato di Torino (AST), Materie politiche Estero, Lettere ministri, Spagna, vol. 57, Gaspare Maria Morozzo della Rocca à Victor-Amédée II, Madrid, 27 avril 1716.

¹⁴ *Ibid.*, Gaspare Maria Morozzo della Rocca à Victor-Amédée II, Madrid, 18 mai 1716.

¹⁵ Sur Ruzzini, voir Stefano Andretta, « Venezia e la pace di Carlowitz (1699) », dans *La Repubblica inquieta. Venezia nel Seicento tra Italia ed Europa*, Rome, Carocci, 2000, p. 169-200 ; Géraud Poumarède, « La paix d'Utrecht vue de Venise : l'avènement d'un monde nouveau » dans J. Albareda *et al.* (dir.), *Els Tractats d'Utrecht. Clarors i foscors de la Pau. La resisencia dels Catalans*, Barcelone, 2015, p. 51-57.

d'Autriche sur laquelle elle s'appuie face à la puissance ottomane. Un envoyé de la Sérénissime, estime l'ambassadeur de Victor-Amédée II, le marquis Morozzo, ne pourrait se présenter qu'en « noble vénitien », dépouillé de tout caractère. Il est en effet peu vraisemblable qu'on le reconnaisse pour ministre public et qu'on lui permette de négocier avec le secrétaire d'État José de Grimaldo¹⁶. Le climat de défiance et de tension est tel que la mission elle-même est finalement ajournée. Elle s'est heurtée à de nouveaux différends : le 13 avril 1716, en effet, Venise a renouvelé avec l'empereur Charles VI le traité de ligue contre les Turcs auquel elle avait adhéré en 1684 ; elle s'est aussi engagée à garantir ses possessions italiennes en échange de son entrée en guerre contre les Ottomans¹⁷. Regardé avec inquiétude par Philippe V et son entourage, cet alignement de Venise sur les Impériaux semble exclure tout accommodement et des mesures sont prises pour éviter à tout prix l'arrivée d'un envoyé de la République¹⁸.

Le projet est pourtant relancé quelques mois plus tard, à la fin de l'été 1716, à l'initiative des Vénitiens. L'escadre espagnole a finalement fait, pour quelques jours, sa jonction avec la flotte de la République au large de Corfou et elle a ainsi contribué à la levée du siège de l'île par les Ottomans¹⁹. Un noble vénitien Alvise Mocenigo est alors envoyé à Parme pour remercier le duc François I^{er} de la part qu'il a prise, par le moyen de la reine d'Espagne Elisabeth Farnèse, dans l'expédition des secours que le roi catholique a destinés au renfort des armées vénitiennes²⁰. Sur ordre du Sénat, Mocenigo doit aussi solliciter à nouveau son intervention auprès de Philippe V pour que les navires espagnols se maintiennent sur le théâtre des opérations jusqu'à ce qu'il soit possible d'obtenir qu'ils hivernent en Levant ou dans quelque port d'Italie. Cette mesure, explique le Vénitien, permettrait de prévenir l'ennemi et d'agir avec zèle et promptitude dès l'ouverture de la campagne à venir²¹. Si les attentes de la République sont finalement déçues et que l'escadre espagnole prend le chemin du retour dès le début du mois de septembre, longeant sans trop se presser les côtes de la péninsule italienne et de la Sicile²², l'appui de François I^{er} Farnèse n'en permet pas moins à Alvise Mocenigo de gagner Madrid, où il parvient au début du mois de novembre 1716²³. Se présentant sans caractère, « choisi par le Sénat avec le seul titre de noble vénitien auprès » du roi catholique, il est chargé d'une double mission. Sous couvert de remettre à Philippe V et Elisabeth Farnèse des lettres de la Seigneurie les remerciant des secours qu'ils ont bien voulu envoyer en Levant, il lui appartient d'abord de renouer avec eux le dialogue pour favoriser une progressive normalisation des relations vénéto-espagnoles ; il doit aussi veiller à ce que les souverains accordent bien,

¹⁶ AST, Materie politiche Estero, Lettere ministri, Spagna, vol. 57, Gaspare Maria Morozzo della Rocca à Victor-Amédée II, Madrid, 18 mai 1716.

¹⁷ Voir l'édition de ce traité, dans Amy A. Bernardy, *L'ultima guerra turco-veneziana...*, *op. cit.*, p. 98-103. La garantie des territoires italiens de l'empereur en cas d'agression extérieure est établie dès les articles 2 et 3, comme condition de la déclaration de guerre de Charles VI contre le sultan Ahmet III (article 4).

¹⁸ Núria Sallés Vilaseca, *Giulio Alberoni...*, *op. cit.*, p. 347-348.

¹⁹ Les opérations très limitées de l'escadre espagnole aux côtés de la flotte vénitienne ont été évoquées par R. C. Anderson, *Naval wars in the Levant, 1559-1853*, Liverpool, 1952, p. 249-251 ; K. M. Setton, *Venice, Austria and the Turks*, *op. cit.*, p. 433-447.

²⁰ Archivio di Stato di Venezia (ASVe), Senato, Dispacci Ambasciatori, Spagna, vol. 143, n°1, Alvise Mocenigo au Sénat, Parme, 24 août 1716.

²¹ *Ibid.*, n°2, Mocenigo au Sénat, Milan, 30 août 1716.

²² L'escadre regagne finalement l'Espagne à la fin du mois de novembre, cf. AST, Materie politiche Estero, Lettere ministri, Spagna, vol. 57, Morozzo della Rocca à Victor-Amédée II, Madrid, 23 novembre 1716.

²³ *Ibid.*, Morozzo à Victor-Amédée II, Madrid, 9 novembre 1716.

pour la prochaine campagne de 1717, le nouveau soutien de navires que leur a réclamé le pape Clément XI et sur lequel Venise compte pour renforcer sa flotte²⁴.

La position de Mocenigo à la cour d'Espagne reste cependant fragile et ses marges de manœuvre limitées. Alors qu'il espère être admis à l'audience du roi dès son arrivée, il se heurte à un refus qui lui est signifié par Alberoni. « Sa Majesté, explique ce dernier, nourrit un dégoût public pour tous les princes d'Italie, parce qu'ils ont reconnu pour roi d'Espagne celui qui est actuellement empereur », de sorte qu'en apprenant la venue du Vénitien, Philippe V aurait même averti le duc de Parme que celui-ci trouverait des difficultés à son audience²⁵. Les initiatives et les démarches de Mocenigo à cet égard semblent en effet condamnées à demeurer vaines : le roi catholique réclame des excuses publiques de la République en préalable au rétablissement des relations avec celle-ci²⁶ or la Sérénissime, qui cherche avant tout à préserver ses liens avec Charles VI, ne paraît pas disposée à les hasarder au profit d'une réconciliation avec l'Espagne. En janvier 1717, Mocenigo, qui s'efforce d'échapper aux réparations demandées par Madrid, échoue à nouveau à se faire recevoir du roi catholique²⁷. Il essuie encore un échec en mai, lorsqu'il rejoint la cour à Ségovie bien décidé à obtenir enfin son audience : Philippe V continue de réclamer des excuses officielles²⁸.

Une entreprise d'influence

Empêché de voir le roi et la reine, en raison des litiges en souffrance entre Venise et Madrid, Mocenigo n'en déploie pas moins une action d'influence officieuse et inlassable afin d'obtenir l'assurance de l'envoi d'une escadre en Levant et de hâter le plus possible ses préparatifs et son départ. Il s'entretient ainsi très régulièrement avec Alberoni qui, souligne-t-il, « gouverne d'une direction suprême le destin de ces royaumes²⁹ » ou dans lequel il voit encore, à la cour d'Espagne, « l'arbitre du destin de chacun³⁰ ». L'envoyé de Venise cherche aussi parallèlement à se concilier les faveurs du confesseur du roi, le jésuite Guillaume Daubenton, pour que celui-ci s'emploie à soutenir ses instances auprès de Philippe V³¹. L'un et l'autre lui sont en effet nécessaires, explique-t-il au Sénat : Alberoni « pour le crédit qui est le sien auprès la reine », Daubenton « pour l'influence dont il jouit auprès du souverain³² ». Mocenigo s'empresse de même auprès du duc de Popoli, Restaino Cantelmo-Stuart y Brancia³³, et il s'abouche encore avec les chefs d'escadre espagnols. En février 1717, il s'entretient longuement avec Esteban Mari, qui avait commandé l'armement de 1716, pour le « maintenir

²⁴ ASVe, Senato, Dispacci Ambasciatori, Spagna, vol. 143, n°4, Mocenigo au Sénat, Madrid, 7 novembre 1716 : « Ero scielto dall'eccellentissimo Senato col solo titolo di nobile veneto appresso Sua Maestà. »

²⁵ *Ibid.* : « Sua Maestà [aveva] formato un aperto disgusto con tutti li principi d'Italia, perché riconobbero il presente imperatore per re cattolico. »

²⁶ AST, Materie politiche Estero, Lettere ministri, Spagna, vol. 57, Morozzo della Rocca à Victor-Amédée II, Madrid, 23 novembre 1716.

²⁷ ASVe, Senato, Dispacci Ambasciatori, Spagna, vol. 143, n°17, Mocenigo au Sénat, 23 janvier 1717.

²⁸ *Ibid.*, n°36, Mocenigo au Sénat, 24 mai 1717.

²⁹ *Ibid.*, n°4, Mocenigo au Sénat, Madrid, 7 novembre 1716 : Alberoni « governa con suprema direttione il destino di questi regni ».

³⁰ *Ibid.*, n°12, Mocenigo au Sénat, Madrid, 4 janvier 1717 : Alberoni « si può dire arbitro del destino d'ogn'uno ».

³¹ *Ibid.*, n°20, Mocenigo au Sénat, Madrid, 22 février 1717.

³² *Ibid.*, n°29, Mocenigo au Sénat, Madrid, 12 avril 1717 : M. s'est entretenu avec Alberoni et Daubenton, « perché quello, col credito che tiene con la maestà della regina, e questo, col concetto che gode appresso il regnante, fiancheggiassero il tocco che feci cadere [...] di favorire l'eccellentissimo Senato ».

³³ *Ibid.*, n°8, Mocenigo au Sénat, Madrid, 7 décembre 1716.

dans ses bonnes dispositions à l'égard de la Sérénissime³⁴ ». Deux mois plus tard, Mocenigo approche à la cour Don Baldassar de Guevarra, pressenti pour un commandement dans la future campagne, afin « d'user avec lui de ces courtoisies que requiert le meilleur des services publics³⁵ ».

Acteur officieux des relations internationales, dépourvu de tout caractère et délibérément ignoré par Philippe V, l'envoyé de Venise parvient donc à se mouvoir dans les coulisses du gouvernement espagnol, soulignant avec empressement, auprès de chacun de ses interlocuteurs, l'urgence qu'il y aurait à former une nouvelle escadre et à l'envoyer en Levant. À l'automne et au début de l'hiver 1716, les navires espagnols ne sont pas plus tôt revenus de Corfou qu'il insiste ainsi auprès d'Alberoni pour qu'ils soient mis sans tarder au radoub et apprêtés pour la saison prochaine³⁶. Mais devant le peu d'effet de ses demandes, Mocenigo s'impatiente. La nation espagnole, estime-t-il en novembre, est « lente à la décision et paresseuse dans l'action³⁷ » et le Vénitien se désole fin décembre de constater que « l'on ne s'applique pas à toutes les provisions nécessaires pour les navires » et qu'« on perd un temps précieux pour leur expédition qui ne se fera pas ou, si elle se fait, qui sera trop tardive³⁸ ». Aussi renouvelle-t-il en janvier « ses instances les plus pressantes afin qu'on entreprenne le travail nécessaire³⁹ ».

Alors qu'à partir de février 1717, les préparatifs s'engagent enfin dans les ports espagnols⁴⁰ et qu'ils prennent progressivement de l'ampleur⁴¹, Mocenigo ne relâche pas ses efforts. Il continue de faire valoir le préjudice qui résulterait d'un départ tardif de l'escadre pour le Levant et souligne au contraire les avantages que procureraient sa partance anticipée et son union rapide avec la flotte de la République⁴². Le moindre ralentissement des travaux le conduit à redoubler ses démarches. Informé à la mi-avril du retard pris par l'armement d'un navire à Barcelone, il plaide pour que l'escadre parte sans lui⁴³. Constatant que les bâtiments n'ont toujours pas quitté l'Espagne à la fin du mois de mai, il s'inquiète des désertions qui pourraient diminuer leurs équipages dans cette longue attente et réclame à nouveau qu'ils appareillent au plus vite⁴⁴. Le Vénitien se préoccupe aussi de la longueur du voyage jusqu'au Levant. De l'Espagne à l'Adriatique, la route semble interminable et Mocenigo souhaiterait que Philippe V donne à ses navires l'ordre de se rendre en droiture jusqu'à Corfou, pour y faire leur jonction

³⁴ *Ibid.*, n°18, Mocenigo au Sénat, Madrid, 1^{er} février 1717. Sur Esteban Mari et son rôle dans le réarmement naval de l'Espagne, voir Guido Candiani, « Navi per la nuova marina della Spagna borbonica : l'asiento di Stefano de Mari, 1713-1716 », *Mediterranea. Ricerche storiche*, 12 (2015), p. 107-146.

³⁵ *Ibid.*, n°30, Mocenigo au Sénat, Madrid, 19 avril 1717 : « Io [non] mancai di vederlo alla corte et usare seco le ufficiosità che ricerca il miglior pubblico servizio. »

³⁶ Voir ses interventions répétées en ce sens, *ibid.*, n°6, 7, 11, Mocenigo au Sénat, Madrid, 23 et 30 novembre, 21 décembre 1716.

³⁷ *Ibid.*, n°6, Mocenigo au Sénat, Madrid, 23 novembre 1716 : « una nazione tarda a risolvere e pigra nell'operare ».

³⁸ *Ibid.*, n°11, Mocenigo au Sénat, Madrid, 28 décembre 1716 : « non si applica a tutte le necessarie proviggioni per le navi e si va perdendo il tempo che riesce prezioso per la missione che o non succederà, o se succederà, sarà tarda. »

³⁹ *Ibid.*, n°15, Mocenigo au Sénat, Madrid, 18 janvier 1717 : « le più premurose istanze acciò s'intraprendi il necessario lavoro ».

⁴⁰ *Ibid.*, n°17, Mocenigo au Sénat, Madrid, 23 janvier 1717.

⁴¹ *Ibid.*, n°18, 21, 22, 23 Mocenigo au Sénat, Madrid, 1^{er}, 22 et 28 février, 8 mars 1717.

⁴² *Ibid.*, n°23, Mocenigo au Sénat, Madrid, 8 mars 1717.

⁴³ *Ibid.*, n°29, Mocenigo au Sénat, Madrid, 12 avril 1717.

⁴⁴ *Ibid.*, n°37, Mocenigo au Sénat, Madrid, 31 mai 1717.

avec la flotte de la Sérénissime. Il faut éviter à tout prix qu'ils perdent du temps en multipliant les haltes dans les ports d'Italie, comme ils l'avaient fait lors de l'expédition de 1716⁴⁵.

Toutes ces sollicitations, qui scandent des préparatifs qui se prolongent indéfiniment, s'accompagnent d'une rhétorique de mobilisation anti-ottomane, que Venise et ses agents ont appris à manier avec perfection dans les périodes de crise⁴⁶. Mocenigo cherche constamment à obtenir des assurances que ces navires qui s'arment dans les ports espagnols seront bien envoyés au secours de la République et exhorte pour ce faire le roi catholique à la lutte contre les Turcs, « ennemi commun⁴⁷ » des chrétiens. L'expédition des vaisseaux, insiste-t-il auprès d'Alberoni en janvier 1717, passera pour une action généreuse du roi, se portant au secours de la chrétienté avec pour seul motif la gloire de son nom et l'exemple de ses prédécesseurs sur le trône de la monarchie catholique⁴⁸. Philippe V ne devrait considérer, explique-t-il encore en février, que le mérite qu'il s'acquerra auprès du Très-Haut en concourant à abattre les Ottomans⁴⁹. Le Vénitien revient à nouveau fin avril sur le besoin dans lequel se trouve la chrétienté toute entière des secours véritables du roi d'Espagne contre ces derniers. Il veut espérer, martèle-t-il, que sa piété singulière n'abandonnera pas la cause du ciel et ne laissera pas l'escadre sans emploi dans les eaux espagnoles, mais qu'elle la mettra au contraire en action unie à celle de la République⁵⁰. Dans cet état d'urgence, face aux forces ottomanes auxquelles elle s'oppose depuis plus de deux ans, Venise n'hésite donc pas au début du XVIII^e siècle à puiser des arguments dans le fonds séculaire d'une culture de l'antagonisme tournée contre le monde ottoman afin de mieux persuader Philippe V de lui prêter assistance

Entre Rome et Madrid

La récurrence des exhortations de Mocenigo, l'insistance avec laquelle il réclame des secours témoignent cependant des incertitudes qui entourent longtemps l'envoi de navires dans le Levant à l'occasion de la campagne de 1717. Il apparaît, en effet, très vite au Vénitien que l'organisation d'une nouvelle expédition est utilisée par la cour d'Espagne comme un moyen de pression sur la papauté, afin d'obtenir de celle-ci une série de concessions assorties du règlement des différends qui opposent depuis longtemps Madrid et Rome.

À la fin du mois de novembre 1716, quelques semaines à peine après son arrivée, Mocenigo est ainsi informé par Alberoni que l'armement de l'escadre demeure subordonné à l'attribution par le pape de subsides sur le clergé, sans lesquels « il est impossible de trouver

⁴⁵ *Ibid.*, n°32, Mocenigo au Sénat, Madrid, 3 mai 1717.

⁴⁶ Géraud Poumarède, *Pour en finir avec la croisade. Mythes et réalités de la lutte contre les Turcs aux XVI^e et XVII^e siècles*, Paris, Presses Universitaires de France, 2004, p. 57-59.

⁴⁷ L'expression « ennemi commun » (*nemico commune*), archétype de la rhétorique de mobilisation contre les Turcs, revient régulièrement dans les déclarations de Mocenigo, cf. ASVe, Senato, Dispacci Ambasciatori, Spagna, vol. 143, n°5, 17, 19, 20, 24, 30, Mocenigo au Sénat, Madrid, 12 novembre 1716, 23 janvier, 8 et 15 février, 15 mars, 19 avril 1717.

⁴⁸ *Ibid.*, n°15, Mocenigo au Sénat, Madrid, 18 janvier 1717 : « L'espedizione dei vascelli doveva riputarsi per una generosa azione del re di inviare i suoi soccorsi a favore della christianità e non per altri motivi che quelli della gloria del suo nome e per uniformarsi al esempio degl'altri suoi antecessori cattolici monarchi. »

⁴⁹ *Ibid.*, n°20, Mocenigo au Sénat, Madrid, 15 février 1717 : M. prie Daubenton « di far risaltare alla Maestà Sua il merito che ne avrebbe presso l'Altissimo di concorrere ad abbattere il comune nemico ».

⁵⁰ *Ibid.*, n°37, Mocenigo au Sénat, Madrid, 31 mai 1717 : « Volevo sperare che la singolare pietà del re non avrebbe abbandonata la causa del Cielo ne trattenuta la squadra oziosa nelle acque di Spagna, ma bensì in azione unita a quella della Repubblica. »

l'argent nécessaire à la dépense⁵¹ ». Les premières concessions financières accordées par Rome en janvier sont toutefois jugées insuffisantes par Madrid, qui ne cache pas son indignation. Philippe V « se trouve déçu », explique Alberoni, et « il sait l'âme du pontife [Clément XI] peu encline à favoriser l'Espagne⁵² ». « La cour de Rome, insiste-t-il encore, a pour maxime de tout exiger du roi catholique sans rien concéder à celui-ci⁵³ ». Progressivement, le Vénitien prend la mesure de l'ampleur des tensions. La promotion cardinalice d'Alberoni fait aussi partie des demandes de l'Espagne⁵⁴ et la lenteur avec laquelle Rome traite ce dossier ne fait qu'aigrir les relations entre les deux cours. En mars 1717, l'élévation au cardinalat de Giberto Borromeo, fidèle de Charles VI, est ressentie comme une provocation par Madrid⁵⁵ qui refuse de laisser entrer dans le royaume Pompeo Aldrovandi que le pape envoie pour accommoder les ultimes différends et résider en qualité de nonce⁵⁶. L'impasse est totale. Mocenigo écrit en avril que Philippe V continue d'exiger avec constance que le pape fasse le premier pas en cédant à ses requêtes, sans quoi il proteste de vouloir retenir ses navires dans les eaux espagnoles. Le Vénitien se désole de voir ainsi « perdues en grande partie les espérances d'avoir [l'escadre] prête à l'action militaire pour la prochaine campagne⁵⁷ ».

Pour tenter de remédier à ces blocages, la République n'hésite pas à faire intervenir à nouveau le duc de Parme auprès de Philippe V⁵⁸, tandis qu'à Madrid, Mocenigo s'ingénie à trouver des expédients et multiplie les propositions pour convaincre le monarque de faire partir ses navires pour le Levant. Il invite ainsi ses interlocuteurs à « distinguer l'affaire en deux parties et séparer l'expédition des navires de l'ajustement avec la cour de Rome⁵⁹ », puis revenant avec Alberoni sur le sujet, il tente à nouveau de le persuader « que les soutiens glorieux que le roi apporte à la cause de Dieu et de la religion catholique devraient être dissociés des intérêts en souffrance » avec la papauté⁶⁰. Il suggère encore que l'escadre ne soit plus nommément envoyée au secours du souverain pontife, comme cela était initialement prévu, mais, si Clément XI a démerité aux yeux de Philippe V, qu'elle soit utilisée pour favoriser directement la République et placée sous le commandement des Vénitiens⁶¹. En désespoir de cause, sur une proposition de Mocenigo, Venise finit par offrir l'assistance de ses représentants

⁵¹ *Ibid.*, n°6, Mocenigo au Sénat, Madrid, 23 novembre 1716 : « senza questo essere impossibile il poter trovare il denaro al bisogno della spesa ».

⁵² *Ibid.*, n°13, Mocenigo au Sénat, Madrid, 10 janvier 1717 : « il re si trova deluso e conosce l'animo del pontefice alieno dal favorire la Spagna ».

⁵³ *Ibid.*, n°17, Mocenigo au Sénat, Madrid, 23 janvier 1717 : « La corte di Roma ha per massima di volere esiggere tutto dal re cattolico ma nulla essa concedere al medesimo. »

⁵⁴ *Ibid.*, n°25, Mocenigo au Sénat, Madrid, 22 mars 1717.

⁵⁵ Núria Sallés Vilaseca, *Giulio Alberoni...*, *op. cit.*, p. 419.

⁵⁶ ASVe, Senato, Dispacci Ambasciatori, Spagna, vol. 143, n°25, Mocenigo au Sénat, Madrid, 22 mars 1717.

⁵⁷ *Ibid.*, n°27, Mocenigo au Sénat, Madrid, 5 avril 1717 : « Questo [...] fa vedere perdute in gran parte le speranze d'haverla al militar travaglio nella vicina campagna. »

⁵⁸ *Ibid.*, n°17, Mocenigo au Sénat, Madrid, 23 janvier 1717. Sur l'implication de François I^{er} Farnèse, voir aussi AST, Materie politiche Estero, Lettere ministri, Spagna, vol. 57, Morozzo della Rocca à Victor-Amédée II, Madrid, 11 janvier 1717.

⁵⁹ *Ibid.*, n°15, Mocenigo au Sénat, Madrid, 18 janvier 1717 : « Procurai di distinguere l'affare in due parti e separare la spedizione delle navi dall'aggiustamento con la corte di Roma. »

⁶⁰ *Ibid.*, n°20, Mocenigo au Sénat, Madrid, 15 février 1717 : « Io mi affaticai per persuaderlo che i gloriosi aiuti che il re apportava alla cause del Signore Iddio e della cattolica religione erano disgiunti da quegli interessi che corrono con la corte di Roma. »

⁶¹ *Ibid.*, n°28, Mocenigo au Sénat, Madrid, 5 avril 1717 : « Se il pontefice si era demeritato di ottenerli [...], Sua Maestà poteva favorire a drittura la Repubblica inviando la squadra sotto il comando de Veneti. »

à Rome pour hâter le dénouement de la crise et obtenir enfin le cardinalat pour Alberoni⁶². Aucune de ces requêtes, aucune de ces initiatives portées par la République et son envoyé à Madrid ne semble cependant aboutir et ce dernier note encore, au début du mois de mai, que tout reste suspendu aux réponses que le pape fera aux demandes de Philippe V⁶³. La saison est déjà si avancée, estime alors Mocenigo, que tout retard supplémentaire apporté à l'expédition de l'escadre ne la conduira en Levant que très tardivement, et peut-être même après les opérations⁶⁴. Ce constat est partagé par George Bubb, l'envoyé de Grande-Bretagne à Madrid, qui considère quant à lui qu'elle ne peut plus « prendre la mer suffisamment à temps pour agir durant la campagne pour quelque fin que ce soit⁶⁵ ».

Pourtant, depuis le mois de janvier 1717, sous la direction de l'intendant général de la marine José Patiño⁶⁶, l'Espagne s'est finalement lancée dans des préparatifs navals d'envergure, qui contrastent avec l'attentisme dont fait preuve le souverain. Mocenigo en rapporte scrupuleusement tous les détails dans ses dépêches au Sénat. Il annonce ainsi, au début de 1717, que l'Espagne cherche à relancer sa production de canons et que des ordres ont été donnés pour rassembler tout le matériel nécessaire à l'équipement de navires⁶⁷. Bientôt, on commence à armer douze vaisseaux dans le port de Cadix⁶⁸, tandis qu'un bâtiment plus imposant, considéré comme le futur vaisseau amiral, est assemblé à Barcelone⁶⁹. Le Vénitien note aussi, à la mi-février, le dessein d'aménager un arsenal à Ferrol sur les côtes de Galice⁷⁰, tandis que six autres navires sont en cours de construction en Biscaye⁷¹. Au mois d'avril, l'activité s'intensifie encore. Mocenigo obtient des assurances que le nombre des ouvriers a été augmenté sur les chantiers⁷². Il y a de l'argent pour achever la tâche, si bien qu'à la mi-mai, le carénage des navires est terminé, les équipages sont prêts, on a rassemblé les soldats qui serviront à la défense des bâtiments⁷³. L'escadre semble prête à appareiller prochainement et, malgré le jugement plein de morgue de l'envoyé anglais George Bubb, qui assure qu'« après avoir fait de très considérables dépenses, [les Espagnols] se convaincront que l'Espagne ne sera jamais formidable sur mer⁷⁴ », cette dernière s'est effectivement dotée d'une importante force d'intervention en Méditerranée. Les différends qui opposent Philippe V à Clément XI entravent cependant toujours son envoi dans le Levant.

⁶² *Ibid.*, n°27 et 28, Mocenigo au Sénat, Madrid, 5 avril 1717.

⁶³ *Ibid.*, n°33, Mocenigo au Sénat, Madrid, 10 mai 1717.

⁶⁴ *Ibid.*, n°34, Mocenigo au Sénat, Madrid, 17 mai 1717 : « [È] di già molto avanzata la staggione e ogni piccola dimora all'espeditone della squadra la riddurà nel Levante in tempo assai tardo ».

⁶⁵ National Archives (NA), State Papers, série 94, vol. 86, George Bubb à Joseph Addison, Madrid, 17 mai 1717 : « I am of opinion that the squadron can not go out time enough to act this campaign to any purpose. »

⁶⁶ Ildelfonso Pulido Bueno, *José Patiño. El inicio del gobierno político-económico ilustrado en España*, Huelva, 1998. Sur sa participation active au réarmement naval de l'Espagne, voir Ana Crespo-Solana, « La intendencia de marina y el 'gobierno de la contratación' : el sueño naval de José Patiño y Rosales (1717-1736) », *Studia historica. Historia moderna*, 39 (2017), p. 75-114. Plus généralement, on se reportera à Olivier Chaline et Agustín Guimerá Ravina (dir.), *La Real Armada...*, *op. cit.*

⁶⁷ ASVe, Senato, Dispacci Ambasciatori, Spagna, vol. 143, n°14, Mocenigo au Sénat, Madrid, 11 janvier 1717.

⁶⁸ *Ibid.*, n°17, Mocenigo au Sénat, Madrid, 23 janvier 1717.

⁶⁹ *Ibid.*, n°19, Mocenigo au Sénat, Madrid, 8 février 1717.

⁷⁰ *Ibid.*, n°20, Mocenigo au Sénat, Madrid, 15 février 1717.

⁷¹ *Ibid.*

⁷² *Ibid.*, n°29, Mocenigo au Sénat, Madrid, 12 avril 1717.

⁷³ *Ibid.*, n°34, Mocenigo au Sénat, Madrid, 17 mai 1717.

⁷⁴ National Archives, State Papers, série 94, vol. 86, George Bubb à Methuen, Madrid, 8 mars 1717 : « After having made very considerable expenses, they will be convinced that Spain will never be formidable at sea. »

La surprise de Sardaigne

Tout paraît se débloquer enfin dans les derniers jours de mai, alors que Clément XI a notamment donné des assurances sur la promotion à venir d'Alberoni. Le 24, Mocenigo triomphe : ses interlocuteurs lui assurent tous que Philippe V a ordonné le départ de douze bâtiments pour le secours des armées chrétiennes sous le commandement du marquis Mari⁷⁵. Parallèlement, Aldrovandi est autorisé à entrer dans le pays et à rejoindre la cour pour fixer les ultimes détails de l'accord⁷⁶. Le Vénitien redouble d'ardeur. « Je continue, écrit-il au Sénat début juin, à exciter les ministres pour qu'ils pressent toujours plus Patiño d'achever cette œuvre tellement nécessaire dans cette saison si avancée⁷⁷ ». Il peut par ailleurs faire désormais cause commune avec le représentant pontifical et incite Aldrovandi à réclamer lui aussi un départ des navires le plus prompt possible⁷⁸. À l'approche de l'été, l'escadre initialement prévue se transforme progressivement en une véritable petite flotte. Selon une note adressée par Mocenigo au Sénat le 21 juin, elle comprendrait désormais dix-sept bâtiments, dont deux brûlots et un navire-hôpital, avec une puissance de feu totale de 838 canons⁷⁹. On rassemble aussi des troupes nombreuses qui convergent vers Barcelone où se réunissent les navires⁸⁰ ; de grosses quantités de bombes, de munitions, de farine seraient encore amassées⁸¹ pour équiper ce qui ressemble de plus en plus à un corps expéditionnaire. Début juillet, Mocenigo veut toujours croire qu'une telle mobilisation, qui excède très largement les promesses de la cour d'Espagne, continue d'avoir pour objectif la lutte contre les Turcs. Certes, concède-t-il, « ces préparatifs de navires, d'hommes et d'embarquements, [...] avec la troupe et les officiers pour les commander et l'argent pour les payer, laissent à penser qu'ils pourraient être organisés dans le dessein de tenter un coup de main ou bien sur la Sardaigne, ou bien vers les ports de la Toscane ». Mais, s'empresse-t-il d'ajouter, « ces réflexions ne sont pas celles des hommes de bon sens qui, considérant la qualité de l'entreprise et s'apprévoient les forces de la monarchie, ainsi que les inclinations intérieures des peuples, croient nécessaire le repos et non la fatigue de nouveaux désordres⁸² ». Dans une entrevue avec Alberoni, le 12 juillet, il lui fait part de toutes ses interrogations et de toutes ses inquiétudes, mais celui-ci le rassure : les troupes rassemblées sont destinées à la garnison de Majorque et si l'escadre a été retenue jusqu'alors pour d'ultimes ajustements, elle est désormais prête au départ et la nouvelle de celui-ci devrait incessamment parvenir à Madrid⁸³.

⁷⁵ ASVe, Senato, Dispacci Ambasciatori, Spagna, vol. 143, n°35, Mocenigo au Sénat, Madrid, 1717.

⁷⁶ *Ibid.*, n°37, Mocenigo à Madrid, 31 mai 1717.

⁷⁷ *Ibid.*, n°38, Mocenigo à Madrid, 7 juin 1717 : « Io continuo gli eccitamenti a ministri perché sempre più affrettino Patiño alla perfezione dell'opera tanto necessaria in stagione così avanzata della campagna. »

⁷⁸ *Ibid.*, n°39, Mocenigo au Sénat, Madrid, 14 juin 1717.

⁷⁹ « Lista delle navi spagnuole », jointe à *ibid.*, n°41, Mocenigo au Sénat, Madrid, 21 juin 1717.

⁸⁰ *Ibid.*, n°43, Mocenigo au Sénat, Madrid, 5 juillet 1717.

⁸¹ *Ibid.*, n°45, Mocenigo au Sénat, Madrid, 19 juillet 1717.

⁸² *Ibid.*, n°43, Mocenigo au Sénat, Madrid, 5 juillet 1717 : « Questi preparamenti di navi, di gente e d'imbarcamenti [...] con milizie e ufficiali per dirigerle e con danaro per pagarle muovono i giudizi che tali idee siano dirette con qualche disegno di tentare un colpo di mano o sopra la Sardegna o verso li porti della Toscana. [...] Tal concetto però non nutrono li huomini di buon senso che, considerando la qualità dell'intrapresa, e pesando le forze della monarchia e l'interne inclinazioni de popoli, credono necessaria la quiete e non il travaglio di nuovi disturbi. »

⁸³ *Ibid.*, n°44, Mocenigo au Sénat, Madrid, 12 juillet 1717.

Le plus gros de la flotte espagnole quitte Barcelone deux semaines plus tard, le 25 juillet. Elle ne rejoindra jamais le Levant. Après une halte à Majorque, elle met le cap sur la Sardaigne, où les troupes espagnoles débarquent le 22 août 1717, plongeant ainsi l'Europe dans la crise⁸⁴. Grâce à la thèse de Núria Salés, on connaît bien désormais l'enchaînement de décisions et d'événements qui conduit à diriger vers la Sardaigne l'expédition qui semblait initialement prévue contre les Turcs. L'événement déclencheur a été la nouvelle de l'arrestation de José Molinès dans l'État de Milan⁸⁵, parvenue à Madrid dans la nuit du 7 juin. Dès le 11 juin, le roi ordonne d'armer et de rassembler des troupes terrestres, donnant ainsi une ampleur nouvelle à l'expédition et changeant sa destination finale pour Naples. Une ultime réorientation s'opère encore entre le 24 et le 26 juin sur les conseils de Patiño : l'escadre frappera la Sardaigne. Contrairement à ce qui a longtemps été affirmé par l'historiographie, la reine et Alberoni ne sont pas véritablement à la manœuvre dans cette affaire. Certes, le duc de Parme plaide pour une attaque de Naples et le fait savoir par un courrier extraordinaire, mais la décision est prise au sein du conseil par Philippe V lui-même avec l'appui d'un parti d'aristocrates espagnols et italiens, favorables à la guerre contre l'empereur et à la récupération des royaumes italiens perdus à Utrecht⁸⁶. Alberoni semble avoir plutôt été hostile à cette intervention et la démonstration de Núria Salés concorde sur ce point avec les déclarations du prélat aux ministres étrangers présents à Madrid et rapportées par ceux-ci dans le courant du mois d'août, lorsqu'on apprend enfin la véritable destination de la petite flotte armée par l'Espagne⁸⁷.

Durant plusieurs semaines cependant, un profond secret entoure ces bouleversements et Alvise Mocenigo ne voit rien venir. Certes, il avait alerté la République sur les ambitions italiennes de Philippe V et d'Élisabeth Farnèse, lors de son arrivée à Madrid, à la fin de 1716. « La paix d'Utrecht lui blesse le cœur », avait-il ainsi déclaré à propos du roi catholique⁸⁸, soulignant encore, un peu plus tard, que celui-ci désirait ardemment la possession de quelque État en Italie⁸⁹. Mais avec le lancement des préparatifs si vivement et si longtemps réclamés par Mocenigo, toute l'attention de celui-ci s'était reportée sur la demande d'un départ rapide de l'escadre pour le Levant. À vrai dire, rares sont les observateurs étrangers qui remettent en cause, avant la mi-juillet, la volonté de Philippe V d'intervenir dans la guerre turque. L'Anglais George Bubb est cependant l'un de ceux-ci. Dès le 1^{er} mars 1717, tout en rapportant qu'il avait été décidé à Madrid que douze navires pourraient être envoyés au service du pape et de la

⁸⁴ Miguel Angel Alonso Aguilera, *La conquista y el dominio español de Cerdeña, 1717-1720*, Valladolid, Universidad de Valladolid, 1977.

⁸⁵ David Martín Marcos, « José Molines, un ministro catalán al servicio de Felipe V en Roma durante la Guerra de Sucesión Española », *Pedralbes*, 28 (2008), p. 249-269.

⁸⁶ Núria Sallés Vilaseca, *Giulio Alberoni...*, *op. cit.*, p. 419-430.

⁸⁷ Archives du Ministère des Affaires étrangères, Correspondance politique, Espagne, vol. 259, fol. 103r, le duc de Saint-Aignan à Louis XV, Madrid, 11 août 1717 : « [Alberoni] me répétant ce qu'il m'avoit déjà dit le matin, qu'il prévoyoit comme moy toutes les suites que pourroit avoir le projet dont il étoit question et qu'il n'y a eu aucune part, mais que les princes voulant être servis à leur fantaisie, il n'avoit pu se dispenser de se prêter à l'exécution dudit projet, suivant l'ordre qu'il en avoit reçu du roy catholique, en homme qui le servoit avec zèle » ; National Archives, State Papers, série 94, vol. 87, George Bubb à Joseph Addison, Madrid, 30 août 1717 : « The cardinal told me he had no part in this enterprise, but the execution, and he assured me, that he had represented very strongly to the king, both in discourse and by writing, the inconveniencies that might follow upon it, but that the king was absolutely bent upon it, and all that he could say had not weight enough to dissuade him from it. »

⁸⁸ ASVe, Senato, Dispacci Ambasciatori, Spagna, vol. 143, n°5, Mocenigo au Sénat, Madrid, 12 novembre 1717 : « Gli ferisce il cuore la pace di Utrecht. »

⁸⁹ *Ibid.*, n°14, Mocenigo au Sénat, Madrid, 11 janvier 1717 : « Non si può negare che si bramarebbe da Sua Maestà il possesso di qualche stato in Italia. »

chrétienté, il avait ajouté : « J'ai de bonnes raisons de croire que cette affaire est encore très incertaine et que le roi d'Espagne a d'autres projets⁹⁰ ». Puis, devant l'ampleur que prend l'armement, il écrit à la fin du mois de juin aux gouverneurs de Gibraltar et de Mahon pour qu'ils se tiennent sur leurs gardes⁹¹. Le 5 juillet enfin, rappelant les réserves qu'il avait exprimées dès le mois de mars, il considère qu'on ne se lancerait pas en Espagne dans de si vastes préparatifs, si le seul objectif de l'expédition était de porter secours à Venise contre les Ottomans. Il prévoit au contraire une attaque contre la Sardaigne avec, en cas de succès, une attaque contre Naples⁹².

Comme George Bubb, l'abbé Carlo Alessandro Doria del Maro, qui a remplacé Morozzo della Rocca comme ambassadeur du roi de Sardaigne au début de 1717, conçoit précocement des doutes. Dès le début du mois de mai, il croit bon d'avertir Victor-Amédée II que, selon lui, c'est bien « la dernière des pensées de cette cour que d'aider la cause commune de la chrétienté avec l'escadre des navires de guerre⁹³ ». Il se moque alors beaucoup des fatigues que se donne Mocenigo pour obtenir l'expédition des bâtiments au service de la République, estimant qu'il est entretenu dans ses espoirs par les bonnes paroles que lui donnent ses interlocuteurs, mais qu'il en demeurera déçu⁹⁴. Devant l'ampleur des préparatifs, la célérité avec laquelle ils sont menés, les fonds importants qui y sont consacrés, Doria del Maro, à l'instar de Bubb, estime lui-aussi fin juin qu'il ne peut s'agir seulement d'un secours envoyé à Venise et il rapporte à son souverain les propos de « certains cerveaux spéculatifs », selon qui « la guerre contre le Turc servirait seulement de prétexte et de couverture à l'escadre », dont « le véritable destin serait de tenter, à l'aller ou au retour, quelque surprise dans le royaume de Sardaigne⁹⁵ ». Le 5 juillet, il prévient Victor-Amédée II que la cour d'Espagne « est sur le point de prendre des dispositions qui laissent beaucoup à craindre pour la tranquillité de l'Europe catholique et qui feront voir sous peu la neutralité de l'Italie rompue⁹⁶ ». Dans le même temps, toujours avec un brin de condescendance, il décrit les ultimes démarches de Mocenigo et d'Aldrovandi auprès d'Alberoni pour tenter de sauver l'armement⁹⁷.

Le Vénitien ne se résout que tardivement à admettre un détournement possible de la flotte espagnole. Le 19 juillet, il concède enfin que « ces préparatifs de bouche et de guerre font croire que l'on médite des desseins occultes, colorés du prétexte de l'expédition de ce soutien en faveur de la chrétienté⁹⁸ », avant de reconnaître le 26, alors que les navires du roi catholique

⁹⁰ National Archives, State Papers, série 94, vol. 86, George Bubb à Methuen, Madrid, 1^{er} mars 1717 : « I have good reasons to believe that that matter is yet very uncertain and that the king of Spain has other projects. »

⁹¹ *Ibid.*, série 94, vol. 87, George Bubb à Addison, Madrid, 28 juin 1717.

⁹² *Ibid.*, George Bubb à Addison, Madrid, 5 juillet 1717.

⁹³ AST, Materie politiche Estero, Lettere ministri, Spagna, vol. 58, Doria del Maro à Victor-Amédée II, Madrid, 3 mai 1717 : « Credo di non sbagliare in assicurare Vostra Maestà che l'ultimo de' pensieri di questa corte è quello di assistere la causa comune della christianità con la consaputa squadra di navi da guerra. »

⁹⁴ *Ibid.* : « Fin ora se gli danno buone parole, ma nello stringere comunemente si crede ch'egli resterà deluso. » Voir encore *ibid.*, Doria del Maro à Victor-Amédée II, Madrid, 10, 17 et 24 mai 1717.

⁹⁵ *Ibid.*, Doria del Maro à Victor-Amédée II, Madrid, 28 juin 1717 : « Alcuni cervelli speculativi pretendono che la guerra contro il Turco serva solo di pretesto e di coperta per la detta squadra e che il suo vero destino sia di tentare, o nell'andata, o nel ritorno, qualche sorpresa nel regno di Sardegna. »

⁹⁶ *Ibid.*, Doria del Maro à Victor-Amédée II, Madrid, 5 juillet 1717 : « Sono in obbligo di portare alla Sua notizia che questa corte sta in imminenza e fa disposizioni tali che danno molto che temere per la tranquillità dell'Europa cattolica e di veder in breve rotta la neutralità dell'Italia. »

⁹⁷ *Ibid.*, Doria del Maro à Victor-Amédée II, Madrid, 12 juillet 1717.

⁹⁸ ASVe, Senato, Dispacci Ambasciatori, Spagna, vol. 143, n°45, Mocenigo au Sénat, Madrid, 19 juillet 1717 : « Questi preparativi da bocca e da guerra fanno credere che si meditino occulti disegni coloriti col pretesto che

viennent de quitter Barcelone, que « les mesures adoptées désormais ne correspondent pas aux engagements pris et tendent à troubler la quiétude de l'Europe chrétienne⁹⁹ ». Le secret, qui entoure les véritables objectifs de Philippe V, perdure encore quelques semaines, maintenu par ses ministres et entretenu par un contrôle étroit de l'information. Le duc de Saint-Aignan, ambassadeur de Louis XV, l'apprend dès le 11 août de la bouche d'Alberoni, avant tous les autres ministres étrangers¹⁰⁰, mais Mocenigo doit patienter jusqu'à la fin du mois pour rencontrer enfin le prélat, promu cardinal depuis le 11 juillet précédent. Alberoni profite de l'entrevue pour défendre avec éloquence le choix du roi. Philippe V, explique-t-il, a agi par amour pour le véritable équilibre de l'Europe chrétienne. Loin d'ambitionner de récupérer en Italie et en Flandre ses territoires perdus, il est d'abord intervenu pour réveiller les princes de la léthargie dans laquelle la grande fortune de César les maintient plongés. L'Espagne, continue Alberoni, entend ainsi donner aux princes d'Italie l'occasion de se soustraire à la sujétion et à la violence allemandes¹⁰¹. S'adressant au représentant officieux d'une République qui avait en son temps milité pour la liberté de l'Italie, le cardinal mobilise ainsi des éléments rhétoriques qui peuvent encore toucher son interlocuteur. Le message est clair : l'escadre espagnole n'a pas hissé ses bannières contre les Turcs, mais contre un autre oppresseur de l'Italie, l'empereur Charles VI.

« Je dois dire à Votre Majesté, confie l'abbé Doria del Maro à propos de Mocenigo, que ce ministre ne s'est pas acquis une grande réputation auprès de ce public. Vraiment, on ne peut pas nier que le cardinal Alberoni s'est joué de lui comme d'un enfant, le tenant toujours, jusqu'au dernier jour, dans la ferme espérance que l'armée navale ne serait pas employée à une autre fin que la guerre contre le Turc¹⁰². » Formulé dans le courant du mois de septembre, alors que l'attaque de la Sardaigne est désormais connue de tous, ce jugement sévère de l'ambassadeur de Victor-Amédée II insiste sur l'échec de Mocenigo dans l'accomplissement de sa mission : non seulement l'envoyé de Venise n'a pas réussi à rétablir les liens entre la République et Philippe V, mais il n'est pas non plus parvenu à convaincre le roi d'envoyer à nouveau ses navires en Levant. Le camouflet est d'autant plus grand que le Vénitien a cru jusqu'au bout qu'il réussirait, conforté par les propos rassurants des ministres espagnols, et notamment d'Alberoni, malgré les difficultés nombreuses traversées par l'armement. L'entreprise contre la Sardaigne ruine finalement les espoirs placés dans un secours de l'Espagne. Pourtant, pas plus Mocenigo que Venise ne protestent, ni ne s'indignent contre cette issue défavorable donnée à plusieurs mois de tractations. Une telle modération s'explique sans

questi aiuti si spediscono in favore della christianità. »

⁹⁹ *Ibid.*, n°47, Mocenigo au Sénat, Madrid, 26 juillet 1717 : « Pare che le misure ora tenute non corrispondano agli impegni contratti e tendino a sturbar la quiete dell'Europa christiana. »

¹⁰⁰ AMAE, CP Espagne, vol. 259, fol. 98r-103v, Saint-Aignan à Louis XV, Madrid, 11 août 1717.

¹⁰¹ ASVe, Senato, Dispacci Ambasciatori, Spagna, vol. 143, n°52, Mocenigo au Sénat, Madrid, 30 août 1717.

¹⁰² AST, Materie politiche Estero, Lettere ministri, Spagna, vol. 58, Doria del Maro à Victor-Amédée II, Madrid, 27 septembre 1717 : « Devo dire però a Vostra Maestà che questo ministro non si è acquistato un gran concetto in questo pubblico. Veramente non si può negare che il cardinale Alberoni l'ha giocato come un figliolo, tenendolo sempre insino all'ultimo giorno in ferma speranza che l'armata navale non sarebbe impiegata ad altr'uso che contro il Turco. » Doria del Maro insiste encore sur ce point dans la relation qu'il rédige à son retour de charge, cf. Domenico Carutti (éd.), *Relazioni sulla corte di Spagna dell'abate Doria del Maro e del conte Lascaris di Castellar, ministri di Savoia*, Turin, Imprimerie royale, 1860, p. 24 : « Tanto l'Adrovandi, quanto il Mocenigo furono sì vivamente impressi dalle lusinghe del cardinale che non fù mai possibile di fargli ravvedere della loro eccedente credulità. »

doute par la nature officieuse des négociations conduites par un émissaire de la République qui n'a jamais revêtu de caractère public et s'est donc limité à une action d'influence dans les coulisses de la monarchie d'Espagne. Aucun accord officiel, aucun traité n'a par ailleurs été conclu avec Venise, qui s'est contentée d'assurances données de vive voix à son envoyé. Philippe V ne s'est jamais véritablement engagé à envoyer son escadre dans le Levant, même si ses ministres ont laissé entendre qu'il pourrait le faire. Mais la discrétion de la Sérénissime trouve surtout son origine dans l'évolution du contexte international : les nouveaux succès remportés par les Impériaux contre les Turcs devant Belgrade rendent moins nécessaire un éventuel soutien des Espagnols aux Vénitiens, alors que, dans le même temps, l'agression contre la Sardaigne oblige la République, étroitement alliée à l'empereur Charles VI, à prendre ses distances avec la monarchie catholique. Alors qu'une crise de grande ampleur est sur le point d'éclater, Venise ne s'éloigne pas des maximes de prudence qui orientent sa politique européenne depuis la fin du XVII^e siècle.